INST. KERN LEIDEN

ROCZNIK ORJENTALISTYCZNY

WYDAJE

POLSKIE TOWARZYSTWO ORJENTALISTYCZNE

(Z ZASIŁKIEM MINISTERJUM W. R. I O. P.)

TOM II

(1919—1924)

LWÓW 1925

NA SKŁADZIE W KSIĘGARNIACH:

ARCTA W WARSZAWIE, ŁODZI, LUBLINIE, POZNANIU; NAUKOWEJ WE LWOWIE; JAGIELLOŃSKIEJ W KRAKOWIE; STOWARZYSZENIA NAUCZYCIELSTWA POLSKIEGO W WILNIE

WŁADYSŁAW KOTWICZ.

Quelques données nouvelles sur les relations entre les Mongols et les Ouigours.

Il existe par le monde certains recoins destinés, semble-t-il, par la nature elle-même à servir de refuge aux débris de diverses nations qui, parfois, ont joué un rôle politique important, pour finir par être chassées de leurs anciennes demeures. Il arrive que de tels débris s'y agglomèrent en plus grand nombre, y trouvant des conditions favorables au maintien de leurs traits nationaux, de leur langue avant tout, ce qui nous rend possible d'en entreprendre des études parfois même d'une haute portée.

On peut compter au nombre de ces recoins, en Asie Centrale, le plateau d'Amdo avec ses alentours, qui constituent la circonscription des villes chinoises de Sou-tcheou, Kan-tcheou, Lien-tcheou, Lan-tcheou et Si-ning, les plus avancées au nord-ouest. Aux confins du désert et de la Chine, nous trouvons ici comme le péristyle de la civilisation chinoise, vers lequel tendaient, depuis des temps immémoriaux, les peuplades les plus diverses du nord, de l'ouest et du sud. Quelques unes de ces immigrations datent d'une époque déjà historique; la science n'a pas encore pu néanmoins démêler le réseau des conditions qui se sont formées sur cette étendue du pays, relativement peu considérable.

Il y a cent ans déjà que I. J. Schmidt publia [1]) quelques extraits d'ouvrages mongols, qui parlent de l'occupation par les princes mongols Godan et Dorda du terrain qui nous intéresse, des tentatives faites dans le but de composer un alphabet mongol,

[1]) Forschungen im Gebiete der älteren... Bildungsgeschichte der Völker Mittel-Asiens, vorzüglich der Mongolen und Tibeter (St.-Pet., 1824); Geschichte der Ost-Mongolen (St.-Pet., 1829), 392—398.

des rapports avec les Ouigours et les Tangouts. On ne savait alors presque rien du passé de ce pays, aussi une vive polémique s' éleva-t-elle autour des travaux de Schmidt, à laquelle prirent part Klaproth, Abel-Rémusat et d'autres, s'attachant surtout à combattre l'assertion de l'auteur, que les Ouigours et les Tangouts ne formaient qu'une seule nation. Il est vrai que le sinologue russe, le moine Bitchourin (père Hyacinthe) élucida, dans ses travaux puisés aux premières sources, de quelle façon une partie des Ouigours s'était trouvée sur le territoire de Cha-tcheou — Kan-tcheou, mais en 1836 encore un autre orientaliste russe, A. Popow [1]) s'efforçait de nouveau de résoudre la question de l'origine de cette partie d'Ouigours.

Aujourd'hui que nous possédons des documents de la littérature des Ouigours, des Tangouts et des Mongols des XIII—XIV[e] siècles, les questions litigieuses d'alors ne suscitent presque plus de doutes; il s'en est élevé d'autres, en revanche, qui demandent une solution.

Le voyageur russe G. N. Potanin a constaté [2]) que, sur le territoire ci-dessus indiqué, séjournent des Ouigours nommés Jaunes, dont une partie parlent turc, une autre mongol. La même chose a été confirmée un peu plus tard par C. G. E. Mannerheim, alors officier russe de l'état major [3]), et aussi par le turcologue S. E. Malow. Les deux premiers ont donné des recueils de mots des deux groupes d'Ouigours; le troisième, a découvert une traduction presque entière d'un sūtra bouddhique Suvarṇaprabhāsa en langue ouigoure, dans une copie datant du temps de l'empereur K'ang hi (1662 — 1721), mais exécutée en écriture ancienne, telle qu'elle était en usage au XIV[e] siècle [4]).

Ces choses sont déjà connues; mais ce que l'on ne sait pas encore, c'est que le même turcologue M. Malow a trouvé en 1910 dans le village de Wen-che-hou (à 12 km. de Sou-tcheou), à côté du texte ouigour, quelques feuillets aussi du texte mongol de di-

---

[1]) Монгольская христоматія (Казань, 1836), 277—280.

[2]) Тангутско-тибетская окраина Китая и Центральная Монголія (Спб., 1893).

[3]) A visit to the Sarö and Shera Yögurs (Journ. Soc. Finno-Ougr., XXVII, 1911).

[4]) Cette traduction a été publiée par W. Radloff et S. Malow dans la „Bibliotheca Buddhica", XVII (7 fasc., 1913—1917).

vers ouvrages bouddhiques tracés en même écriture ancienne que le texte turc du Suvarṇaprabhāsa et portant aussi la date de l'époque de K'ang-hi, à savoir l'année 15, c'est-à-dire de 1676. En outre M. Malow[1]) mit encore la main sur une étiquette mongole imprimée qui contenait en deux lignes le titre d'un ouvrage bouddhique, la graphie duquel permet d'affirmer en toute certitude, que cette étiquette provient du XIV^{e} siècle.

Nous avons d'autre part encore un document intimement rattaché au même groupe. Dans le tome I de l'album de photographies rapportées de Touen-houang par M. P. Pelliot: „Mission Pelliot. Les grottes de Touen-houang" (Paris, 1920), pl. XII, nous voyons une courte inscription mongole qui n'a, jusqu'à présent, été relevée par personne[2]). Je la reproduis ici, avec la permission de M. Pelliot, en transcription et en traduction.

1. *t[e]ŋri-eče ǯayïy[a]-tu törüksen*
2. *ju (?) ɬai dotur-a bosaysan*
3. *sakï[a]munï burxan-a bi-de*
4. *oŋ bakši buyan tölek*
5. *tögüs ten sükčü-eče mörgü-e*
6. *ireǯü xarïxui-dur bi tölek*
7. *tögüs belge boɬtuyai kemen bičï[bei]*
8. *ǯi ǯi yaxai ǯil doɬuyan (?) sara [yin]*
9. *χorïn yurban-a.*

Ce texte possède un ductus caractéristique, déjà bien connu par les lettres des il-khans de Perse, retrouvées par Abel-Rémusat, et aussi par les p'ai-tseu mongols; mais sur quelques endroits l'inscription n'est pas lisible, par suite de quoi il y a trois mots douteux. A la ligne 1, au lieu de *ǯayayatu (>ǯayātu)* usuel dans la formule connue *teŋri-eče ǯayayatu* — „possédant son sort du ciel", „originaire du ciel", nous avons une variante inconnue que je lis

[1]) Les documents rapportés par M. Malow se trouvent déposés dans le Musée Asiatique de Pétersbourg, où j'eus l'occasion de les étudier.

[2]) Je dois mentionner que la photographie de cette même inscription se retrouve dans le recueil rapporté de son dernier voyage dans le Turkestan Chinois en 1914—15 par M. S. d'Oldenbourg et qui est déposé dans le Musée d'Anthropologie et d'Ethnographie de Pétersbourg. Dans le même recueil se trouvent aussi deux autres brèves inscriptions de Touen-houang, dans lesquelles un ductus identique doit faire supposer un texte mongol, mais qui sont tout-à-fait illisibles.

ǯayï[a]tu (>**ǯayïyatu* >*ǯayātu*). A la ligne 2 le premier mot éveille un doute: je le lis *jou* ce qui, joint au mot suivant *lai*, donnerait le terme chinois *jou-lai*, pour rendre le sanscrit *tathāgata*. Enfin à la ligne 8 la désignation du mois se lit mal: *dołuyan* — 7 ou *xułuyana* — „souris" sont possibles, pourtant la première lettre me semble posséder une forme qui ne permet de lire ni *d* ni *x*; il se peut que nous avons affaire à une dénomination inconnue du calendrier populaire, dont il est question dans mon article précédent dans ce même tome du Rocznik Orjentalistyczny.

Je traduis par conséquent l'inscription de la manière suivante: „Pour saluer Buddha Śākyamuni qui naquit de par le décret du ciel et se dressa au milieu des tathāgatas, nous, Ong-bakchi (maître Ong), Bouyan, Tölek-tögüs et autres, sommes venus de Süktchü et quand nous étions sur le point de rentrer moi, Tölek-tögüs, voulant qu'il y eût un signe, j'ai écrit (ceci). Le 23 (jour) du 7me mois de l'année du cochon, période *tche tche*".

La date est indiquée très exactement: *tche-tche* — c'est la dénomination du règne de l'empereur mongol Guéguen, qui ne régna que 3 années, dans le nombre desquelles se trouve l'année du cochon, ce qui donne l'an 1323.

C'est ainsi qu'en 1323 était venu de la ville de Sou-tcheou (qui ce prononçait alors et se prononce encore de nos jours *Sükčü* chez les Ouigours Jaunes) un groupe de pèlerins bouddhistes conduits par Ong-bakchi, Bouyan et Tölek-tögüs. Les deux premiers noms peuvent être aussi bien turcs que mongols; le troisième est assurément turc, mais justement c'était celui de l'homme qui écrivit l'inscription en mongol. Il n'y a donc pas lieu de mettre en doute l'origine mongole du groupe de pèlerins entier. Nous savons d'autre part, par M. Pelliot, que dans ce même Touen-houang se trouvent des inscriptions de provenance ouigoure, de beaucoup plus anciennes, et qu'à Kan-tcheou la littérature bouddhique fleurissait chez les Ouigours [1]).

Nous avons donc là une série de faits dont on entrevoit l'enchaînement. Après leur défaite sur l'Orkhon, une partie des Ouigours s'établit au IXe siècle entre Cha tcheou et Kan-tcheou; ceux-ci semblent avoir oublié rapidement le manichéisme et se firent dis-

[1]) Ed. Chavannes et P. Pelliot. Un traité manichéen retrouvé en Chine (J. As., Mars-Avril 1913, p. 303).

ciples assidus du bouddhisme, traduisant dans leur langue les ouvrages bouddhiques. Dans la même contrée, vers le milieu du XIII[e] siècle, vint s'établir selon les ouvrages mongols et tibétains [1]), un groupe de mongols ayant à leur tête les princes Godan et Dorda. Ceux-ci firent venir du Tibet Saskya-paṇḍita qui s'appliqua à composer un alphabet mongol, mais sans y réussir guère, si bien que les Mongols continuaient en majorité à lire les livres ouigours. En général, l'influence des Ouigours sur les Mongols dut être considérable, au point que ceux ci adoptaient même des noms ouigours.

Mais les Mongols, élément dominateur, tenaient à favoriser le développement de la littérature bouddhique dans leur propre langue également; l'on trouve un reflet de ces tentatives dans les traditions, conservées dans leur littérature, de divers efforts (à commencer par Saskya-paṇḍita) pour en créer une nationale [2]).

Le résultat unique en fut que les Mongols adoptèrent l'alphabet ouigour, lui imprimant tout au plus un ductus quelque peu différent et ajoutant des signes particuliers pour la transcription de sons étrangers (chinois, sanscrits et tibétains). C'est ainsi qu'à côté de la littérature bouddhique ouigoure, il s'en développa une mongole. Celle-ci devait exister non seulement sur le territoire s'étendant de Soutcheou à Kan-tcheou, mais aussi sur d'autres points où se centralisait la vie politique et culturale des Mongols, tels que leurs capitales; toutefois, après la chute de leur monarchie, leur activité littéraire tomba aussi en décadence.

Elle ne disparut cependant pas totalement, ce que prouvent les ouvrages bouddhiques de l'époque du XIV[e] siècle en quantité assez considérable, conservés jusqu'à nos jours [3]); mais les endroits où ils se tenaient cachés nous étaient inconnus et ce n'est qu'aujourd'hui, grâce aux découvertes de M. Malow que nous pouvons constater, à notre grande surprise, qu'un de ces endroits au moins était le territoire des Ouigours Jaunes. Non seulement les textes bouddhiques y étaient préservés; mais ils étaient même recopiés

---

[1]) I. J. Schmidt, Geschichte der Ost-Mongolen, 393, 394, 398; G. Huth, Geschichte des Buddhismus in der Mongolei (Strassburg, 1896)

[2]) Les traditions mongoles présentent sur ce point certaines contradictions et ne sont pas suffisamment étudiées. — Б. Я. Владимирцовъ, Монгольскій сборникъ разсказовъ изъ Pañcatantra (Петр., 1921), 47. Cf. l'opinion de M. Pelliot dans T'oung Pao, XXIII, 1924, 62.

[3]) Владимирцовъ, op. cit., 42—46.

jusqu'à la fin du XVII[e] siècle; les derniers documents de ce genre portent en langue mongole la date 1676 et en langue ouigoure — 1688. C'était une oasis isolée où s'était conservée l'ancienne écriture ouigoure, alors qu'on l'avait complètement oubliée chez toutes les autres tribus turques, et que chez les Mongols elle avait obtenu de nouveaux traits distinctifs. Par contre, dans cette oasis les liens traditionnels qui unissaient ceux qui écrivaient en mongol à ceux qui écrivaient en ouigour devaient se maintenir: car le colophon mongol du texte mongol retrouvé par M. Malow se termine par une annotation *ouigoure,* qui signifie, dans la traduction de M. Malow: „Ce livre salutaire fut écrit par les fidèles Tanba Uksuŋ toyin, Münkä... Tas Barï ubasï, Talui toyin..., Badir-i Mati šabi. Bien! Bien!" Il se peut aussi, que les scribes mongols devinrent de moins en moins nombreux.

L'existence de cette oasis ne fut probablement pas sans une influence appréciable dans les temps ultérieurs; elle a pu s'exercer en effet sur la renaissance du bouddhisme et de la littérature bouddhique chez les autres tribus mongoles au XVI[e] siècle. C'est chose connue que cette renaissance est ordinairement liée au nom du prince des Tumets Altan-Khan, qui dès son expédition en 1573 contre les Tangouts devint un disciple convaincu de la doctrine de Bouddha. L'histoire mongole composée par Sanang-setsen décrit ainsi cette expédition (selon la traduction de I. J. Schmidt):

„Im Küi-Hennen-Jahre (1573)... zog Altan Chagan gegen Chara Tübet zu Felde, unterwarf sich die beiden Abteilungen der obern und untern Schira Uigur („les Ouigours Jaunes"), und nahm die drei Fürsten der untern Abteilung, Namens Arik Ssaghardschaiba, Garbo Lombum und Sserteng Sseredgjab, nebst vielen des Volkes gefangen; auch führte er den Arik Lama und den sGumi bSchoga Bakschi nebst vielen Tübetern mit sich in seine Heimat. Als hierauf Arik Lama dem Chagan die heillosen Uebel ...erklärt hatte, erzeugte sich im Gemüthe des Chagan's ein wenig Frömmigkeit" [1]).

Or ce fut précisément cet Arik Lama (que l'historien mongol nomme aussi ailleurs Ašik Lama [2]) qui contribua le plus à la conversion d'Altan-Khan. Bien qu'il semble résulter de ce récit qu'

[1]) chmidt, op. cit. 210—211.

[2]) 'bid. 228—229.

Arik Lama (non moins que les autres) était Tangout, son nom turc[1]), ajouté au fait que les Mongols distinguaient mal les Tangouts des Ouigours et qu'en tout cas il y avait des Ouigours entre les captifs d'Altan-Khan, fait paraître vraisemblable que ces derniers jouèrent leur rôle dans la renaissance du bouddhisme chez les Tumets, et par eux dans le reste des Mongols.

Du temps d'Altan-Khan, exactement de 1580, nous possédons une lettre de ce prince écrite à l'empereur de Chine[2]). Cette lettre contient une série de singularités que l'on ne savait expliquer de manière satisfaisante jusqu'à nos jours. Elle est écrite en caractères archaïques ouigouro-mongoles, que l'on ne voit plus dans les autres documents des XV^{e}—XVI^{e} siècles. L'on y rencontre l'ancienne prononciation des mots chinois, qui figure dans les documents mongols des XIII^{e} — XIV^{e} ss., mais qui n'existait plus à la fin du XVI^{e} (par exemple, *am* pour *an*, *kim* pour *kin*. Enfin une langue mongole hésitante, comme si c'était un étranger qui l'écrivait. Tout cela devient compréhensible, si l'on suppose que cette lettre fut rédigée par un Ouigour, fait prisonnier depuis peu d'années à peine et qui se servait des anciennes traditions. C'est ainsi que grâce aux Ouigours, la littérature mongole prit naissance au XIII^{e} siècle (ou plutôt au XII^{e}); grâce aussi à eux probablement, elle se releva du déclin au XVI^{e} siècle.

La dernière question qui nous reste à poser a trait au rapport qui existe entre les deux groupes d'Ouigours: turc et mongol et au motif premier de ce partage. Malheureusement les données historiques manquent sur ce point. Celles que fournissent Potanin et M. Mannerheim sont fondées pour la plupart sur les récits des Ouigours et offrent un caractère trop aléatoire, ce qui rend difficile d'en tirer des conclusions certaines. Constatons cependant que le groupe mongol semble uni par des liens étroits aux tribus mongoles d'Amdo et des pays voisins dont parlent Przewalski *(Dałda)*, Potanin *(Chirongoł)*, Rockhill *(rGya-hor, San-ch'uan'u jen*[3]). Toutes ces tribus subirent de fortes influences chinoises et tibétaines, et

[1]) Schmidt se trompe en affirmant que les noms des chefs ouigours faits prisonniers sont „völlig tibetisch"; le mot *arik* est turc.

[2]) Позднѣевъ, Новооткрытый памятникъ монгольской литературы временъ династіи Минъ (1895).

[3]) Il faut peut-être y ajouter aussi les *Chirai ol* dont parlent les ouvrages mongols et tibétains (cf. Schmidt, Forschungen, 228—29).

turques aussi en partie; mais à part cela leur langue présente d'anciens traits caractéristiques communs, tels que n'en possèdent presque plus les autres Mongols. L'aspiration avant les voyelles initiales surtout est des plus significatives (par exemple, *harban* au lieu d'*arban*, *hulān* au lieu d'*ulān* etc.); nous la connaissons bien par les anciens documents de la langue mongole des XIII^{e}—XIV^{e} siècles; on ne la retrouve aujourd'hui, à part du groupe méridional précité, qu'aux confins extrêmes opposés du territoire linguistique mongol, à savoir chez les Dahours de Mandchourie. Ceci nous oblige à délimiter ces dialectes en un groupe particulier sud-occidental et à en faire reculer l'apparition à une existence indépendante aux XIII^{e}—XIV^{e} siècles [1]).

---

[1]) Il m'a été possible d'essayer d'unir en un tout les faits isolés indiqués dans l'article ci-dessus, grâce aux découvertes de M. Malow, à qui j'adresse mes remerciements sincères pour m'avoir communiqué les documents retrouvés. J'ai eu déjà l'occasion d'en parler en 1923 aux séances de la Section Orientale de la Société d'archéologie de Pétersbourg, laquelle a depuis cessé d'exister au grand regret de tous ceux qui ont eu tous les privilèges d'en connaître et d'apprécier l'activité. J'ai aussi l'espoir que les circonstances me permettront de publier non seulement ceux-là, mais encore d'autres documents mongols, qui ont servi d'assise à mes travaux dans ce tome du Rocznik Orjentalistyczny.